GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

Quid des Portugais d'ici ?
Page 5

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 18 No 1 | 13 au 27 juin 2017 www.thelasource.com

Quelle prise en charge pour les réfugiés francophones en Colombie-Britannique ?

par CHARLOTTE CAVALIÉ

21,3 millions. C'est le nombre de réfugiés dans le monde en 2017 d'après les Nations Unies. Cela représente plus de la moitié de la population du Canada. Des hommes, des femmes et des enfants qui ont préféré fuir leur pays plutôt que de subir des persécutions du fait de leur race, de leur religion, de leurs opinions politiques ou de leur appartenance à un certain groupe social. À la veille de la 17e journée mondiale des réfugiés le 20 juin prochain, quelle est la situation des réfugiés originaires de pays francophones ? Quels services leur sont proposés en français dans la région du Grand Vancouver ?

Être réfugié est un statut juridique à part entière défini par le droit international, notamment dans la Convention de Genève. Seul le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) peut accorder ce statut à un individu. C'est aussi l'HCR qui détermine les priorités humanitaires au niveau mondial, place les réfugiés dans des camps et enfin prépare leur transfert dans des pays d'accueil comme le Canada. Les recommandations du HCR ont donc un réel impact sur les politiques migratoires et les quotas d'entrée sur le territoire.

Dans le contexte actuel de crise migratoire en Europe avec une montée des conservatismes anti-immigrants, le Canada fait figure d'*outsider* en accueillant plus de 30 000 réfugiés depuis 2015. Pour bénéficier d'une prise en charge complète durant la première année suivant l'arrivée sur le territoire, les réfugiés doivent être parrainés par le gouvernement canadien ou bien par un organisme privé. Selon les cas, certains ont aussi la possibilité de faire une demande d'asile.

Les principales structures d'accueil

Avec des bureaux situés à Vancouver, New Westminster et Victoria, ainsi qu'une quarantaine d'associations membres, la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique (FFCB) est l'une des principales institutions francophones de la région. Sa mission est de participer à l'installation et au déve-

Voir « Réfugiés » en page 2 ➤

Verbatim

Être moi-même à Vancouver

par FELIPE VIANA

Tout le monde sait que Vancouver est une ville formidable où vivre. Le mélange de grands bâtiments urbains dans un cadre naturel rend la ville attrayante pour tous et chacun. La ville de Vancouver est sans cesse nommée comme étant l'une des cinq premières à l'échelle mondiale pour sa qualité de vie. De plus, c'est aussi le troisième plus grand centre de production cinématographique en Amérique du Nord après Los Angeles et New York, gagnant ainsi le sobriquet de l'industrie cinématographique *Hollywood North*. Peut-être voyez-vous Vancouver au cinéma en ce moment sans même vous en rendre compte.

Je pourrais passer toute la journée à décrire les qualités de cette ville, mais j'aimerais plutôt parler de la meilleure d'entre elles. À Vancouver, vous êtes libre d'être vous-même. Oui, vous serez accepté avec toutes vos vertus et vos imperfections. Peu importe qui vous êtes, comment vous vous habillez, d'où vous venez, vous serez accepté tout autant que les autres. Cela fait toute la différence. Même la pluie qui tombe une bonne partie de l'année n'en finira pas avec la liberté de penser à ce que Vancouver pourrait vous offrir.

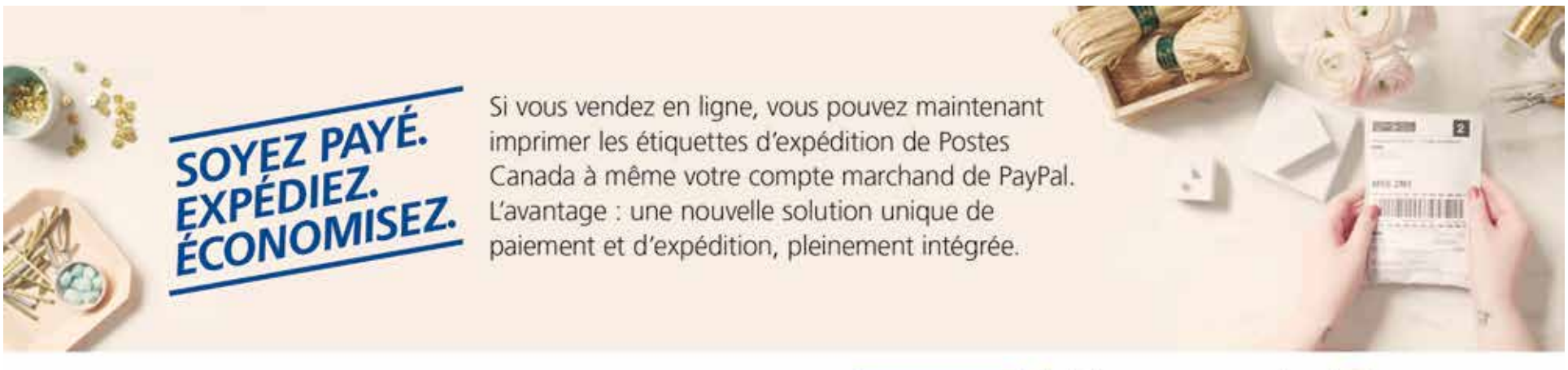
Ici, vous vous sentez faire partie de la ville. Personne ne vous dit ce que vous devriez ou ne devriez pas faire. Tant que vous respectez les droits d'autrui, vous êtes libre d'être qui vous voulez. Chacun trouve un chez-soi à Vancouver. Avoir un chez-soi nous donne un sentiment de sécurité, de contrôle, d'appartenance, d'identité et d'intimité. Un sentiment de contact et d'engagement avec les lieux et les espaces qui

Voir « Verbatim » en page 2 ➤

Dans ce numéro

Exposition de l'artiste inuvialuit Maureen Gruben
Page 6

Débat sur le développement de milieux innovateurs à l'Université d'été sur la francophonie
Page 7



Suite « Réfugiés » de la page 1

loppement de la communauté francophone en proposant des services totalement gratuits. Certains agents sont spécialisés dans la prise en charge directe des expatriés, des réfugiés et des demandeurs d'asile. Ils proposent des cours de langue, une aide à la recherche d'emploi, à l'inscription des enfants à l'école, etc. D'autres structures comme La Boussole à Vancouver ou le Centre d'intégration pour immigrants africains à New Westminster offrent des services similaires en français.

Photo par CPGXK

« Bienvenue » serait le mot que tout réfugié souhaiterait entendre.

D'après des agents en immigration de la FFCB, leur travail se fait en collaboration avec deux prestataires de services anglophones. L'*Immigrant Service Society* (ISSofBC) pour le Grand Vancouver et l'*Inter-Cultural Association* (ICA) pour le Grand Victoria. L'ISSofBC et l'ICA font partie des structures qui reçoivent le plus de réfugiés au sein de la Colombie-Britannique. Lorsque des francophones s'y présentent, ils sont automatiquement redirigés vers les agents de la FFCB.

Par ailleurs, certaines organisations non gouvernementales anglophones offrent des services en langue française. C'est notamment le cas de la Croix Rouge, avec son kit multilingue en ligne, et de la *Inland Refugee Society* avec son équipe d'interprètes. Reste à savoir si tous ces services sont adaptés aux attentes et aux besoins spécifiques des réfugiés. Faute d'enquête qualitative auprès des usagers, cette question restera sans réponse.

Statistiques sur les réfugiés francophones : des chiffres peu communiqués

Depuis 2015, la Colombie-Britannique a accueilli près de 3 000 réfugiés syriens. Afin de financer leur installation, le gouvernement de la province a débloqué plus d'un million de dollars. Ces informations officielles sont consultables en ligne et sont relayées dans la presse. Mais ce souci de transparence ne semble pas concerner les mesures prises en faveur des réfugiés francophones.

La seule source d'information en la matière est la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique. Cette structure n'a visiblement pas l'habitude de communiquer ses chiffres puisqu'aucune information n'est disponible sur le site Internet ou sur les réseaux sociaux. Il faut attendre l'aval de la direction, à Ottawa, pour obtenir des réponses de la part des agents en immigration.

Voici donc en exclusivité les statistiques sur les réfugiés francophones vivant dans le Grand Vancouver et le Grand Victoria pour la période 2016–2017 :

- Sur les 569 migrants qui se sont présentés au cours de l'année, plus de la moitié étaient des réfugiés (347 au total).
- Sur ces 347 réfugiés, 142 étaient Congolais (République démocratique du Congo), 109 Syriens, 19 Camerounais, 15 Iraniens et 14 Ivoiriens. Il y avait aussi des Égyptiens, des Guinéens, des Jordaniens, des Libanais et des Burundais.
- L'âge, le sexe et le niveau de français de ces personnes n'ont pas été précisés.
- Les réfugiés Ivoiriens seraient de plus en plus nombreux en Colombie-Britannique.

Les réfugiés syriens, un public francophone potentiel?

Le fait de retrouver des réfugiés syriens dans des services sociaux francophones peut paraître surprenant au premier abord. Deux facteurs peuvent expliquer ce phénomène. Le premier est le nombre de réfugiés par rapport aux moyens matériels et humains disponibles en Colombie-Britannique. Les services sociaux anglophones sont vraisemblablement débordés et décident de rediriger une partie de leurs usagers vers la FFCB ou La Boussole. Le deuxième facteur est que 95% des réfugiés syriens ne parlent ni français ni anglais lorsqu'ils arrivent au Canada. Cette neutralité linguistique leur donne en quelque sorte la liberté d'intégrer la communauté d'accueil de leur choix.

Audrey LaBrie, candidate à la vice-présidence de la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada, voit ces nouveaux arrivants comme un moyen pour maintenir le poids démographique des communautés francophones en situation minoritaire.

Le Canada est une grande terre d'accueil pour les populations francophones désignées par le HCR comme la République démocratique du Congo, la Côte d'Ivoire et le Cameroun. La francophonie canadienne semble tirer parti de ce contexte migratoire tout en se faisant très discrète en ce qui touche la promotion et la communication.

Enfin, la journée mondiale des réfugiés pourrait être l'occasion de penser aux populations en danger qui ne font malheureusement pas partie de la liste du HCR. Au Burundi, au Mali, au Vénézuéla, au Mexique, au Birmanie, en Tchétchénie… « Devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays. » (Déclaration universelle des droits de l'homme, 1948).

Le grain de sel de Joseph Laquerre

Suite « Verbatim » de la page 1

nous importent est essentiel pour notre bien-être physique et mental. La ville nous donne tout cela et beaucoup plus.

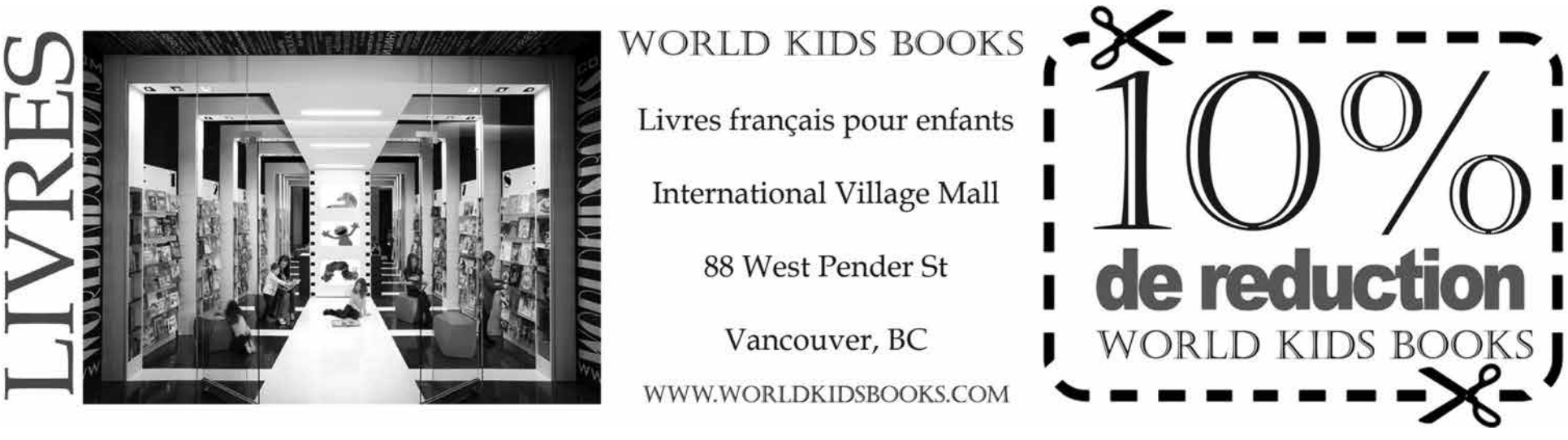
Même si je suis Brésilien, Vancouver m'a ouvert ses bras comme à un fils. J'ai dû faire face à de nombreux obstacles avant de venir ici, et le plus difficile a été de savoir ce que je voulais vraiment. Être moi-même. J'étais avocat. C'est d'un ennui ! J'ai donc décidé de devenir un conteur d'histoires. Je ne savais pas encore qu'une plus grande passion m'attendait… la ville de Vancouver. C'est ici que mon rêve d'écriture a pris forme. J'ai décidé que le *Vancouver Film School* était l'endroit idéal pour débuter. Le changement de carrière, doublé des défis linguistiques, ne m'ont pas aidé à démarrer. Malgré tout, j'ai maintenant mon diplôme en *Writing for Film and Television*.

Vancouver : la liberté d'être qui vous voulez !

Je suis désormais dans une nouvelle phase de démarche. Je veux me spécialiser dans les médias sociaux et le marketing digital, ici à Vancouver et je suis convaincu que la ville, encore une fois, m'indiquera le chemin à prendre, comme elle l'a fait depuis mon arrivée. Jamais je ne me serais imaginé pouvoir autant changer en si peu de temps. Mais une chose est certaine : Vancouver m'a beaucoup aidé à réaliser qui je suis vraiment.

Soyons francs : il est très facile de parler de multiculturalisme dans cette ville. Cependant, dans un monde qui semble faire marche arrière sur le sujet, il convient d'en parler, et beaucoup. Vancouver est un bon exemple à suivre et nous rappelle qu'être soi-même dans un monde qui essaie constamment de faire de vous autre chose que ce que vous êtes, est, pour chacun, la plus grande des réussites.

Traduction par Barry Brisebois



JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C. -B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C. -B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource. com

www. thelasource. com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (français) **Edwine Veniat**
Rédacteur en chef adjoint (français) **Guy Rodrigue**
Espace francophone **Guy Rodrigue, Noëlie Vannier**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (français) **Laurence Gatinel**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Fiona Benson, Bonny Bung, Deanna Choi, Meagan Kus, Jennifer Jang, Jacqueline Martin, Cheryl Olvera, Catherine Stabler, Melodie Wendel-Cook**

Assistant de bureau **Kevin Paré**
Superviseur du site Web **Enej Bajgoric**
Coordinateur du site Web **Pavle C**
Site Web **Richard Bélanger, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer, Vitor Libardi, Silvia Pascale**
Responsable des médias sociaux **Laurence Gatinel**
Médias sociaux **Anita Egejuru**
Premier conseiller de rédaction **Paul Gowan**

Graphiste **Yvonne Kwok**
Photographes **Denis Bouvier, Pascal Guillon**
Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Yusheng Cai, Charlotte Cavalié, Alison Chiang, Anick Dubé, Jen dela Luna, Mélanie Fossourier, Pascal Guillon, Susan Hancock, Manon Hauglustaine, Nurlaila Jamil, Cosette Letangt, David Lewis, Sébastien Payan, Masha Rademakers, Don Richardson, Betty Shea, Ozlem Suleyman, Naomi Tse, Felipe Viana, Simon Yee, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Louise Dawson, Monique Kroeger**
Distribution **Steve Bottomley, Denis Bouvier, Alexandre Gangué, Joseph Laquerre, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

Le 24 juin, on célèbre le Québec !

par SÉBASTIEN PAYAN

La fête nationale du Québec est célébrée chaque année le 24 juin au Québec, mais aussi ailleurs au Canada et à travers le monde. Cette journée symbolique est soulignée par beaucoup de Québécois, mais aussi par les amoureux de la Belle Province qui en profitent pour se regrouper entre amis ou en famille, lors de festivités organisées en cet honneur. *La Source* a voulu en savoir davantage sur l'origine de cette fête et vous renseigne sur les évènements à ne pas manquer.

La Saint Jean Baptiste, initialement célébrée au Québec, est désormais fêtée plus largement.

C'est en Europe que l'on retrouve l'origine de cette fête, païenne à l'époque, qui célébrait le solstice d'été. On allumait alors de grands feux qui symbolisaient la lumière et l'entrée dans la nouvelle saison des récoltes. C'est en France que la fête va être associée à saint Jean, surnommé « le baptiste », cousin de Jésus, premier à avoir reconnu puis baptisé le Christ. La célébration va alors prendre une connotation religieuse et devenir la Fête de la Saint-Jean.

C'est 200 ans après la colonisation de la Nouvelle-France, dans les années 1800, que la fête fait son apparition grâce à Ludger Duvernay. Journaliste, il s'associe à d'autres personnages publics francophones de l'époque pour faire de cette journée une célébration annuelle pour le peuple canadien-français. C'est le 24 juin 1834 que l'on retrouve la première date officielle de cet évènement qui avait pris la forme d'un banquet organisé par Duvernay et qui rassemblait de nombreux dignitaires de ce temps. Les habitants de la Belle Province sont encouragés à célébrer chez eux cette journée fortement médiatisée par les journaux de l'époque, qui va prendre de l'envergure au fil du temps pour devenir, en 1925, un jour férié officiel au Québec.

Des célébrations qui évoluent avec le temps

Le feu est le symbole central des festivités depuis la nuit des temps. Le gens se réunissent autour du brasier pour danser, chanter et boire. Cet emblème a d'ailleurs persisté, et c'est autour d'un grand feu d'artifice que les Québécois se regroupent désormais.

Le sens religieux a, quant à lui, disparu. Auparavant, les habitants se rassemblaient devant les églises pour les célébrations de la Saint-Jean, mais le gouvernement des années 70 a voulu tourner la page en la rebaptisant Fête nationale du Québec. À Montréal, on voit dès les années 30 une volonté d'inclure les différentes communautés que l'on retrouve dans la province. Le défilé organisé est alors l'occasion d'inclure diverses cultures voulant, elles aussi, souligner leur fierté pour leur terre d'accueil. Musique, danse, concert restent aujourd'hui des éléments clés du 24 juin auxquels les Québécois et les amoureux du Québec participent massivement.

Cette année prend une envergure spéciale : avec le 150e anniversaire du Canada et le 375e de Montréal, les festivités seront toutes particulières. Le 24 Juin est aussi l'occasion de célébrer la francophonie à travers le Canada et permet de faire connaître le Québec hors de ses frontières.

Que faire le 24 juin ?

La Colombie-Britannique célébrera elle aussi la culture québécoise et la francophonie. À Victoria, c'est au Parc Memorial que la Société francophone de Victoria organise un grand rassemblement pour tous. Au programme, Zumba, chasse au trésor, concerts et un grand feu de joie pour renouer avec l'origine de la fête. Dans la région de Vancouver, c'est à Place Canada que vous pourrez aller vous divertir en français. Dès 10 h, des activités pour toute la famille seront disponibles ainsi qu'une scène qui va voir défiler une multitude d'artistes d'ici et d'ailleurs – ayant pour point commun l'amour du français – tel qu'ILAM.

La Source a rejoint Laura Bouzid de la Société francophone de Maillardville qui nous a décrit les événements organisés pour cette occasion : « C'est une journée très familiale », explique-t-elle. « Jeux pour enfants, concours photo, cadeaux à gagner… et de la tire sur la neige, comme au Québec ! »

Et pour ceux qui souhaitent poursuivre les festivités après 18 h, une soirée musicale est organisée à Coquitlam au « Chez Nous » (détails en fin d'article). « C'est un concert gratuit avec le groupe Podorythmie qui fera danser petits et grands sur des rythmes endiablés » est fière d'annoncer la responsable des communications et du développement communautaire de la société francophone de Maillardville. Alors aucune excuse pour ne pas célébrer le Québec et la francophonie le 24 juin !

La St-Jean à Victoria :
www.francocentre.com

La St-Jean à Vancouver :
www.maillardville.com
www.canadaplace.ca

« OM mani padme hum » ou l'hommage au joyau du lotus

par ANICK DUBÉ

***OM mani padme hum* ou « l'hommage au joyau du lotus » est le mantra national du Tibet. Récité par de nombreux fidèles bouddhistes, ce mantra est une métaphore de l'être comme étant un lotus recouvert de boue. Le réciter à plusieurs reprises, avec les bonnes intentions, est censé mener à se débarrasser de la boue jusqu'à devenir aussi pétillant, pur, compatissant et sage que la fleur de lotus elle-même.**

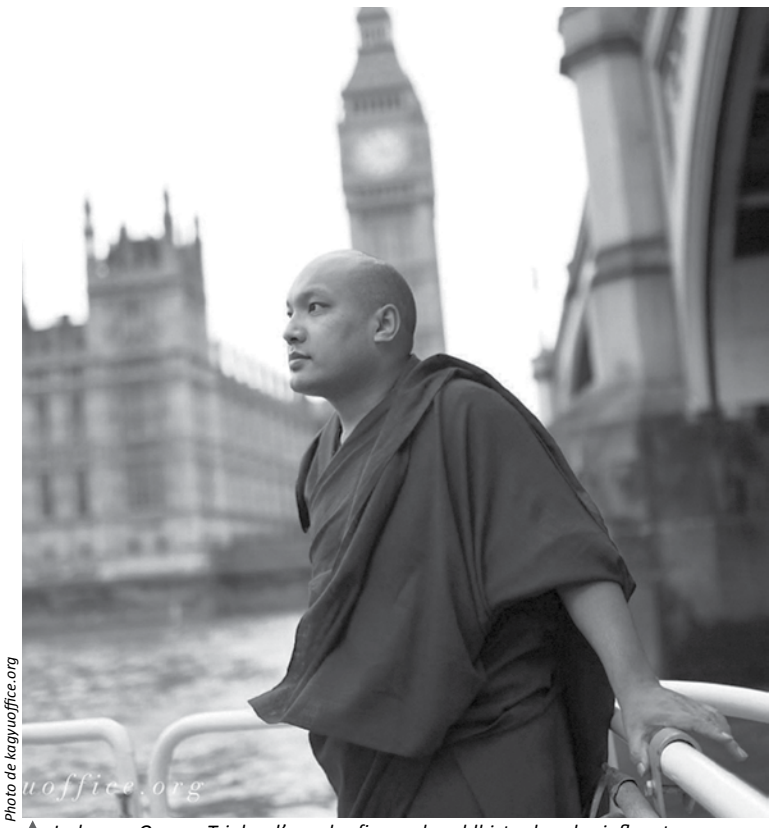


Photo de kagyuoffice.org

Le karma Orgyen Trinley, l'une des figures bouddhistes les plus influentes de sa génération.

Alors que notre esprit peut parfois être submergé de sentiments négatifs, les adeptes du bouddhisme tendent à maîtriser l'art de la gestion des émotions par l'étude des enseignements Akshobhya et la méditation. Ces derniers pourront d'ailleurs bénéficier d'un enseignement particulier offert par sa sainteté le 17e Gyalwang Karmapa, Orgyen Trinley Dorje, en visite pour la première fois à Vancouver en juin.

Orgyen Trinley Dorje

Chef de l'école Karma Kagyu du bouddhisme tibétain, le Karmapa, Orgyen Trinley est le 17e porteur d'une lignée de 900 ans. Issu d'une famille nomade dans l'est du Tibet, il a fait les manchettes en 2000 avec son évasion dramatique en Inde, où il vit maintenant près du dalaï-lama. Âgé de seulement 31 ans, le 17e Karmapa est perçu comme l'une des figures bouddhistes les plus influentes de sa génération et joue un rôle clé dans la préservation de la culture et de la religion tibétaines. Alors qu'il voyage à travers le Canada, le Karmapa rencontrera des communautés tibétaines et visitera de nombreux centres bouddhistes reliés à la lignée du Karma Kagyu, comme le *Thrangu Monastery* situé à Richmond et faisant partie de l'Association Karma Kagyu du Canada.

« Il y a des moines vivant dans la région de Vancouver suivant de nombreuses traditions bouddhistes, mais sa sainteté a des responsabilités guidant à la fois la communauté monastique et laïque du Karma Kagyu dans le monde entier », affirme Lyle Weinstein, porte-parole pour le *Thrangu Monastery*. « Les pratiques varient entre les différentes traditions, mais tous les principes convergent vers le même objectif, celui d'atténuer la souffrance des êtres sensibles », ajoute-t-il.

Artiste, poète et compositeur, sa visite au Canada coïncide avec la parution de son dernier livre, *Interconnected : Embrace life in our global society*, dans lequel il décrit sa vision pour bâtir une société plus compatissante en favorisant le développement des valeurs humaines telles que la compassion, la responsabilité, l'égalité et l'appréciation de la diversité.

La quête du bonheur et de la paix intérieure

Lyle Weinstein explique que « la communauté bouddhiste à Vancouver est définie par des praticiens se rassemblant pour étudier et méditer ensemble, pour réfléchir sur la façon d'appliquer les enseignements de Bouddha vers ses propres obscurcissements et soulager la souffrance des autres. Ce n'est pas une communauté monolithique. Il existe de nombreux centres de méditation, des monastères et des groupes d'étude correspondant à de nombreuses lignées bouddhistes de partout dans le monde ». Selon lui, l'enseignement de base du bouddhisme repose sur la pratique de la compassion et que, grâce à la pratique et à l'étude de la méditation, on s'efforce d'apporter cette compassion dans chacune des expériences de la vie.

Comme cela a été enseigné par le Gyalwang Karmapa précédemment, le but de la pratique de l'enseignement Akshobhya est de nous offrir une méthode qui empêche notre esprit d'être submergé par des émotions négatives, en particulier la colère et la haine. Le point principal est alors de mettre l'effort dans la protection de notre propre esprit.

Événements à Vancouver

Le 22 juin, une conférence animée par Wade Davis, célèbre anthropologue, auteur, cinéaste et professeur à l'Université de la Colombie-Britannique, alimentera la conversation sur la conservation de l'environnement, l'égalité sociale et la nécessité d'un dialogue interreligieux. L'initiative actuelle du Karmapa d'accorder la pleine ordination aux nonnes dans sa lignée est un premier pas révolutionnaire vers la création d'un accès complet aux possibilités spirituelles pour les femmes dans le bouddhisme tibétain.

Sa sainteté offrira également un enseignement Akshobhya et d'autonomisation les 23 et 24 juin au *Queen Elizabeth Theatre*. Ouvert aussi au public, cet événement se veut une prémisse à la pratique de la méditation et de l'étude du bouddhisme. Le Karmapa soutient que la pratique Akshobhya est saluée comme la méthode suprême pour purifier les obscurcissements karmiques, obscurcissements résultant de nos propres actions. Le porte-parole du *Thrangu Monastery* souligne que la relation avec un véritable professeur, comme Orgyen Trinley Dorje, peut donner aux gens un aperçu de l'illumination possible de ces obscurcissements et de la véritable réalisation du chemin pour y arriver. « Étudier et pratiquer les enseignements est la façon de commencer son propre voyage », conclut-il.

Signification du mantra *OM mani padme hum*

OM
Les bouddhistes croient que la vibration sonore de l'*OM* purifie l'orgueil. Il aide à dissoudre l'ego et à cultiver la bonté et la générosité chaque fois qu'il est récité.

Ma
Cette syllabe est associée à la dissolution de la jalousie et de l'attachement aux plaisirs fugaces. Sa récitation aide à desserrer les attachements jaloux tout en cultivant le comportement éthique.

Ni
Cette syllabe particulière est censée dissoudre les attachements au désir et à la passion tout en cultivant la capacité d'être patient avec nous-mêmes et les autres. Le mot entier, *Mani*, signifie « joyau ».

Pad
Pad est une syllabe qui dissout les attachements aux nombreux préjugés et les notions de jugement, tout en cultivant la qualité de la persévérance.

Me
Cette syllabe aide à dissoudre les comportements possessifs, tout en cultivant les pouvoirs de concentration. Ensemble, *Padme* signifie « lotus » et représente la sagesse.

Hum
La syllabe *Hum* dissout les attaches à l'agressivité et à la haine. Invitant plutôt à cultiver notre propre sagesse innée. *Hum* indique aussi « ne peut être dérangé par rien, inébranlable ».

Source : www.yogapedia.com

Illustration par Miss Mishee

La corrida

Entrez, entrez si vous voulez, dans l'arène politico-canadienne où se livre sous nos yeux un combat de titans mettant aux prises d'un côté les nécessités économiques et de l'autre les changements climatiques. Plus précisément, un féroce face à face entre les partisans du projet de pipeline Kinder Morgan contre ceux qui s'y opposent avec virulence. Nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge comme on dit dans les Cantons-de-l'Est.

Si vous voulez bien vous installer, le spectacle, dont on vous parle depuis si longtemps, va enfin commencer. Après de longues hésitations et de nombreuses, mais vaines tentatives, nous entrons maintenant dans le vif du sujet. Nous sommes à la veille d'une lutte sans merci et peut-être sans fin. Qui sortira vainqueur, la tête haute et sur les épaules, de cet amphithéâtre où la logique n'est pas toujours respectée ? Les paris sont ouverts alors que se ferment lentement mais sûrement les portes de possibles retombées économiques rentables.

Mais, avant de poursuivre, permettez-moi de planter le décor et de vous présenter les acteurs du drame qui se déroule devant nos yeux. Au milieu de l'arène, attendant d'être fixé sur son sort, placé sous le signe du taureau, le projet d'expansion du pipeline Kinder Morgan qui piétine d'impatience en attendant de recevoir l'autorisation de transporter ce pétrole brut et sale extrait des sables bitumineux de l'Athabaska. Kinder Morgan sait que sa vie est sérieusement mise en danger. Il n'en est pas à sa première épreuve. Grâce aux soutiens de sa parenté, Trans Mountain Pipeline System, qui a les reins solides, les dents et les bras longs, se croyant ainsi tout permis, Kinder, de son prénom, persiste à croire que l'avenir lui appartient et se sent donc capable de faire face à n'importe quelle musique. L'animal sait se bercer d'illusions. Il s'estime invulnérable et trop puissant pour qu'on ose lui résister. Un véritable « bully » ce taureau mal culotté. Il a le mérite d'avoir dans son camp Rachel Notley, la première ministre d'Alberta qui défend avec vigueur, ça se comprend, les intérêts de sa province qui dernièrement vit des années maigres. Il peut aussi compter sur l'appui sans réserve des producteurs de pétrole qui à l'image de Trump n'ont cure de polluer la planète. Ils visent à satisfaire les intérêts des actionnaires et non ceux du menu fretin.

Pour lui faire face dans l'arène, admirez les picadors montés sur leurs grands chevaux. Ils sont là pour défendre leurs droits et surtout Mère Nature. Ils appartiennent à divers groupes autochtones et écologiques avec pour objectif : protéger l'environnement, et un mantra : mort aux pipelines. Ces gens-là ne badinent pas avec l'humour. Il faut les prendre au sérieux. Ils se sont déjà arrangés pour mettre à mort le projet Northern Gateway d'Enbridge et ne sont pas prêts pour autant d'accepter Kinder Morgan bien que ce dernier représente un moindre mal. Qu'importe, à coup de barricades et de contestations, leurs piques favorites assénées judicieusement, ces dons Quichottes de l'environnement ont réussi à affaiblir la bête qui, malgré tous les coups reçus, preuve de sa résilience, tient encore sur ses pattes en attendant l'arrivée du matador qui devrait en principe mettre fin sans pitié à ses jours.

Maître toréador se fait languir. Nous pouvons l'apercevoir dans les coulisses de l'arène avec son bel habit reluisant orange et vert. Il attend qu'on lui fasse signe avant de faire son entrée. Cela ne devrait pas tarder. Après tout il a gagné le droit, vu l'accord passé avec les Verts, de se présenter dans l'arène à titre de grand toréro. Son prédécesseur, toutefois, mauvaise perdante, ne désire pas lui céder la place aussi facilement. Elle tient à prendre un dernier bain de foule. Foule qui l'a rejetée de justesse, mais rejetée quand même. Nous en sommes là encore en attendant le moment véridique et peut-être fatidique.

Kinder, Morgan en expansion, toujours en piste, tourne en rond. L'empereur Justin placé dans sa loge de tribun en haut des gradins lui avait pourtant donné son aval suite au consentement du projet par l'office national de l'énergie. Les écologistes n'ont guère avalé cette décision. Justin doit trancher. Légalement il a les pleins pouvoirs. Le fédéralisme le veut ainsi. Mais osera-t-il lever le pouce vers le haut afin d'épargner la bête ou se pliera-t-il à la volonté du nouveau gouvernement provincial qui pourrait, s'il le voulait, en cas de refus, lui rendre la vie difficile en recourant à des poursuites judiciaires sans fin ? Dilemme qui devrait lui causer des nuits blanches.

Photo par Jorge Luis Perez

Dans l'arène : Kinger Morgan contre les groupes autochtones et écologiques.

L'arme choisie ? L'épée. Celle de Damoclès pour Rachel Notley qui brandit la menace d'utiliser le dangereux transport ferroviaire en cas d'échec du projet d'expansion du pipeline et puis celle, surnommée délai, cachée sous la petite cape rouge prête à donner l'estocade que favorise John Horgan, le futur nouveau premier ministre de la Colombie-Britannique.

Mais au fond, il va sans dire qu'à ce stade-ci, les spectacles de tauromachie devraient être interdits au même titre que l'exploitation et le transport de matières hautement polluantes.

Êtes-vous prêts pour la passe ? Tous ensemble : Olé ! Oléoduc.

Força Vancouver !

Photo de Gloria Bothelo

par COSETTE LETANGT

En Europe, les Portugais sont connus pour avoir une forte attache à leurs traditions et leur culture. Ils ont tendance à se regrouper en communauté lorsqu'ils vivent hors de leur pays, et portent fièrement leurs couleurs. Mais quid des Portugais ici ?

Gloria Bothelo, fondatrice du site « Portugal in Vancouver », nous ouvre les portes de cet univers.

Née à Vancouver de parents portugais, Gloria n'a pas toujours été aussi attachée à ses racines. Voici quelques années, « tourmentée » par la légendaire crise identitaire de la trentaine, elle s'interroge sur ses origines et sur l'histoire de ses parents. Elle s'intéresse alors à sa filiation, cette culture que l'on s'attache bien souvent à rejeter plus jeune…

Un peuple chargé d'histoire

Comme les immigrés de sa génération, le père de Gloria est arrivé au Canada en quête d'une vie meilleure. Les années 1960 marquent l'exode des Portugais, opprimés par le régime dictatorial de l'*Estado Novo* (État nouveau, de 1933 à 1974) mené par António de Oliveira Salazar. À l'époque, ces migrants vers le Canada viennent essentiellement des îles des Açores. Ils restent à l'Est, mais certains, comme monsieur Bothelo, traversent le pays pour s'établir en Colombie-Britannique et surtout dans l'agglomération de Vancouver. À l'image de son père mécanicien, ces hommes sont principalement des ouvriers spécialisés dans le bâtiment, les travaux manuels, qui travaillent dur pour faire venir leurs épouses au Canada et fonder un foyer stable.

Après l'Ontario et le Québec, la Colombie-Britannique est troisième du podium avec 35 000 Canadiens-portugais, dont environ 20 000 dans la métropole de Vancouver. Aussi, s'il n'y a pas vraiment de quartier portugais ici, certains secteurs comme Commercial Drive reflètent cette diversité culturelle et abritent des institutions portugaises comme le club portugais de Vancouver et la paroisse *Our lady of Fatima* (ndrl Notre-Dame de Fatima, nom sous lequel est invoquée la Vierge Marie depuis ses apparitions à trois enfants en ce lieu).

Une forte empreinte religieuse et traditionnelle

Bien que le Portugal soit un État laïc, la religion catholique a toujours eu une place sacrée dans la vie des Portugais : ils pratiquent avec ferveur et assistent aux messes dominicales.

Le 4 juin 2017, jour du Seigneur et de la Pentecôte, troisième service à la paroisse et l'église n'en est pas moins bondée de pratiquants endimanchés. Les enfants courent autour du bâtiment, les adultes communient avant d'entamer la procession de la Vierge. Pendant ce temps, on s'affaire aux fourneaux, des bénévoles préparent des mets traditionnels pour accueillir les 300 convives. Commence la valse des plats, tandis que les hommes servent le vin, les femmes apportent les spécialités : ragoût de bœuf, « soupe du Saint-Esprit » à base de bouillon de bœuf – pain et menthe, chorizo, « bifanas de porc » (sandwich) puis riz au lait. Le tout arrosé par la musique d'un orchestre et le spectacle de danseurs folkloriques…

> « La salle de restauration s'étendra à l'extérieur pour accueillir davantage de participants et d'animations !
>
> *Gloria Bothelo, fondatrice du site* Portugal in Vancouver

Photo de Gloria Bothelo

Festa do Espirito Santo, mai 2016.

Tel est le programme type des *festas* portugaises ! Mais pour que ce soit complet, il convient de préciser que ce genre de fête débute par un repas le samedi soir, jusqu'à minuit. Et comme le précise Gloria, ce type de célébration a lieu deux fois par mois pour des occasions diverses. « Celle du 17 et 18 juin, en l'honneur du Christ, sera bien plus conséquente… La salle de restauration s'étendra à l'extérieur pour accueillir davantage de participants et d'animations ! »

Une jeunesse sortant du cadre

Si cette génération a apporté ses traditions et ses valeurs, la descendance est moins tournée vers l'Église comme en témoigne l'âge des participants des *festas*. Les jeunes considèrent ces fêtes un peu ringardes, ils les laissent à leurs parents et préfèrent assister à des événements plus modernes et moins autocentrés sur la culture portugaise. En effet, les nouvelles générations sont plus enclines à la mixité culturelle. Sophia est d'ailleurs le trait d'union entre ces deux réalités, car la majorité de ses amis sont Canadiens, mais elle s'attache à transmettre son héritage culturel au plus grand nombre et à le faire perdurer.

Ceci étant, bon nombre de Portugais, toutes générations confondues, s'entendent pourtant pour une seconde religion : le football ! Ce sport fait la fierté de ses supporteurs qui se réunissent massivement. « Pour l'Euro 2016, tout Commercial était en fête à l'occasion de la victoire de l'équipe portugaise ! » se souvient Gloria.

Juin : mois de l'héritage culturel portugais

Chaque année, en juin, le Portugal est à l'honneur. En plus des *festas*, d'autres événements se dérouleront à Vancouver. Parmi eux, le 24 juin, le club de lectures européennes se réunira pour échanger autour de *Voyage en Inde* de l'auteur portugais Gonçalo M. Tavares.

Profitez aussi de l'occasion pour flâner dans le parc Stanley et découvrir la sculpture « Portugais Joe », saluant la relation ancestrale entre les communautés autochtones et portugaises de l'Ouest canadien.

Pour en savoir plus :
www.portugalinvancouver.ca

Lecture de *Voyage en Inde* le 24 juin de 16 h à 18 h, à l'Alliance française de Vancouver (6161 rue Cambie)

SDE
Société de développement économique Colombie-Britannique

ÊTES-VOUS EN AFFAIRES OU DÉSIREZ-VOUS LE DEVENIR?
La SDE est là pour vous aider.
Appelez-nous!
1-877-732-3534
ou 604–732-3534

SDECB.COM

petit loulou
petitloulou.com
instagram.com/petitlouloushop

PETIT LOULOU : DU DESSIN ANIMÉ À LA RÉALITÉ

Après avoir bien entamé une carrière dans les films d'animation, Mathilde Fabry est devenue entrepreneure presque par hasard et donne aujourd'hui vie à ses personnages de fiction. Un rêve qu'elle n'aurait jamais imaginé.

« *Si on m'avait dit un jour que je lancerais ma société, je n'y aurais pas cru un seul instant!* », lance cette jeune maman installée à Vancouver depuis cinq ans. Travailler dans les films d'animation, c'était sa passion jusqu'à ce qu'elle ce qu'elle tombe enceinte et qu'elle remette en question son rythme de travaille. « *J'ai vite réalisé que les journées de 12h de travail ne seraient pas compatibles avec un bébé. Donc j'ai décidé d'arrêter l'animation, ce qui a été dur car j'adorais ça.* »

Créatrice dans l'âme, elle confectionne par hasard un mobile puis une peluche pour l'enfant d'une amie. Ce fût le déclic. « *Les gens ont adoré! Sauf que moi je ne savais même pas coudre, j'ai appris seule en regardant des vidéos sur YouTube!* »

C'est ainsi qu'est né Petit Loulou, il y a un peu plus de deux ans. « *J'ai tout de suite su que je ne voulais pas que ce soit un hobby, je voulais dès le départ que ce soit une vraie entreprise. J'ai donc commencé à travailler avec la SDE pour bâtir quelque chose de solide et ne pas mettre la charrue avant les boeufs.* » L'organisme lui offre un service de mentorat et l'aide depuis ses débuts grâce à des rencontres hebdomadaires de coaching d'affaires. « *J'ai doublé mon chiffre d'affaires chaque année et j'entame ma troisième année extrêmement bien : ce mois-ci, j'ai fais trois fois plus que l'année dernière à la même période!* », se réjouit-elle.

Mathilde parvient aujourd'hui à vendre entre 1000 et 1500 dollars de peluches par mois et réinvestit la majorité de ses bénéfices dans l'entreprise. Elle a également commencé à embaucher une couturière deux jours par semaine afin de préparer la saison des fêtes de fin d'année qui s'annonce déjà très achalandée chez Petit Loulou.

Un vent d'ouest souffle sur Vancouver

par MANON HAUGLUSTAINE

Pendant deux mois, à la galerie grunt, l'artiste inuvialuit Maureen Gruben vous emmène sur le chemin de la (re) création et de la communion nord-sud avec son exposition *Ungalaq (When Stakes Come Loose)*, sous la houlette des commissaires Kyra Kordoski et Tania Willard.

Maureen Gruben est née à Tuktoyaktuk, NWT. Dès son plus jeune âge, elle apprend l'art de la couture au sein de son foyer. Elle est ensuite étudiante au Centre En'owkin de Penticton, où elle obtient un diplôme en beaux-arts et écriture créative en 2000, puis elle approfondit sa connaissance de la politique autochtone grâce à son certificat en développement politique et direction autochtones. Artiste prometteuse, le Centre En'owkin lui décerne le prix Eliza Jane Maracle (1998/99) et le Overall Achievement (1999/2000). En 2011, elle est à nouveau récompensée, cette fois par la bourse Elizabeth Valentine Prangnell de l'université de Victoria. Ses œuvres ont déjà été applaudies dans plusieurs expositions, dont la remarquable « Custom Made » à la galerie d'art de Kamploops, en 2015.

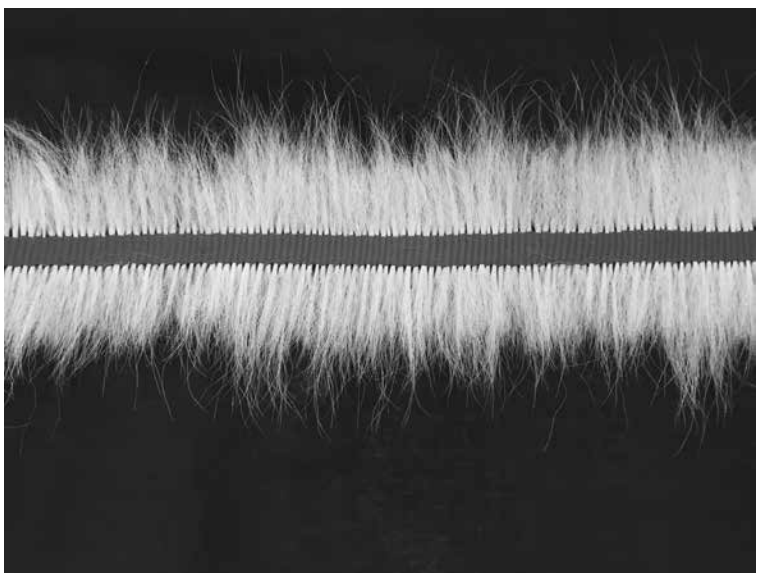


Photo par Ludwig, courtoisie de l'artiste

Message *(detail) par Maureen Gruben, 2015.*

Tarah Hogue, directrice de la communication de la galerie grunt, ne cache pas son engouement pour cette nouvelle exposition. « grunt est enthousiaste de soutenir le travail de plus d'artistes du nord, car ils sont assurément sous-représentés dans les galeries du sud du Canada. » En effet, le soutien grunt aux artistes des premières nations, métis et inuits, n'est pas nouveau, c'est donc sans surprise qu'on apprend qu'elle aime aussi pouvoir en compter dans ses rangs. Notamment Tania Willard, de la nation Secwepemc, qui était commissaire pour « Custom Made ». C'est elle qui a choisi les six œuvres individuelles qui composent *Ungalaq*. Ce qui l'a séduite chez Maureen ? « Son sens matériel réverbère minutieusement ses choix, liant conceptuellement ses expériences de la maison à ses territoires, de façon à ce que chaque matériau soit réutilisé, réapproprié et ré-imaginé. »

Le vent se lève

Le nom de cette exposition a été consciencieusement choisi par l'artiste : *Ungalaq (When Stakes Come Loose)*. La force qui s'en dégage est apparente, mais elle gagne en puissance quand on saisit sa signification. *Ungalaq* est un mot Inuvialuktun qui désigne le vent d'ouest et « Quand souffle le vent d'ouest, les marées montent et, alors que la terre s'amollit, ce qui est planté dans le sol s'affaisse. Soudainement libérés, les chiens courent sans entrave et les fumoirs dérivent vers la plage. C'est une période d'imprédictibilité et, en fin de compte, de re-formation. » Voilà tout le sens de ce titre, et voilà ce que vous retrouverez dans *Ungalaq* : l'intensité de la nature, qui nous oblige à regarder en face notre monde bouleversé et nous pousse à le recréer. Plus qu'un mot, c'est une notion complexe que Maureen Gruben a désiré représenter à travers ses œuvres, des objets hybrides recréés par ses mains avec son âme.

Re-fabrication à partir de déchets

Recréer, c'est bien là le nœud de l'exposition. Maureen associe des matériaux du nord et du sud, elle les combine et les assemble pour recréer quelque chose de différent et de nouveau. Toutes ces matières s'intègrent l'une à l'autre avec un naturel déconcertant.

Ce raffinement vient des doigts de fée de Maureen Gruben, qui sont rodés aux techniques de couture inuvialuit. « J'ai cousu et travaillé avec des peaux et des fourrures en utilisant des techniques traditionnelles inuvialuit ma vie entière » raconte-t-elle. Et force est de constater qu'une telle perfection ne peut être atteinte qu'après de longues années de pratique. En ce qui concerne l'assemblage de matériaux d'origines diverses, elle explique : « J'ai utilisé des matériaux variés pour les œuvres dans *Ungalaq*, en incluant des matières industrielles, et qui ont été assemblés de différentes façons. C'est avant tout un processus de récupération et de transformation, surtout avec la fourrure d'ours polaire – l'idée de (re) fabrication à partir de déchets. »

Poils d'ours polaire et coton, peau d'orignal et aluminium, intestins de baleine et PVC, les éléments naturels du nord et les produits industriels du sud sont réunis et forment, d'une manière insoupçonnée, des œuvres débordantes de beauté et d'élégance.

Attention, quand vous irez admirer cette fascinante exposition, souvenez-vous qu'on ne peut toucher qu'avec les yeux.

UNGALAQ (When Stakes Come Loose), du 9 juin au 29 juillet.

Vernissage : 8 juin, 19 h à 22 h.

Commission canadienne des grains | Canadian Grain Commission

Inspecteur/Inspectrice des grains stagiaire

Prince Rupert, Colombie-Britannique

Salaire : De 36 394 $ à 51 749 $

La Commission canadienne des grains est à la recherche de candidats au poste d'inspecteur des grains stagiaire à son bureau de Prince Rupert. Le candidat reçu prendra part à un programme de perfectionnement de quatre ans en vue de devenir un inspecteur des grains qualifié.

Fonctions du poste :

- Prendre part à de la formation en classe rémunérée et à des travaux pratiques.
- Échantillonner, inspecter et classer du grain.
- Tenir des dossiers et compiler des rapports.
- Travailler dans un milieu industriel.

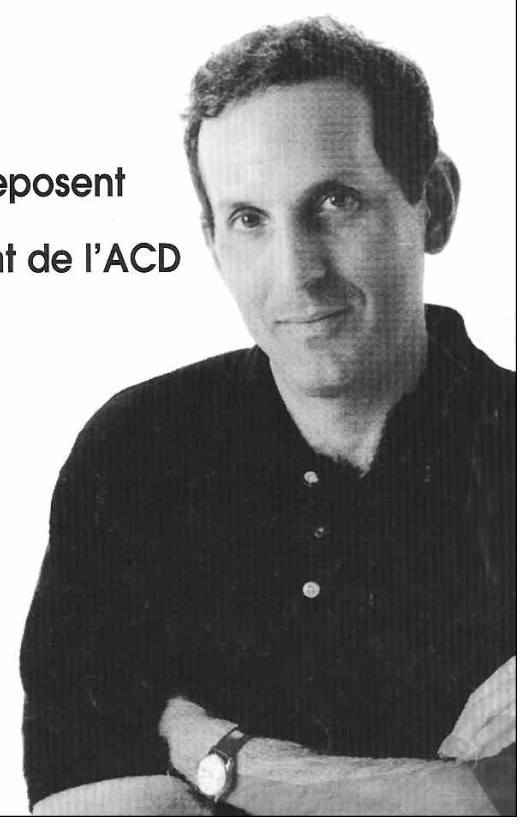
Postulez d'ici le 21 juin, 2017. Vous trouverez une description complète du poste d'inspecteur des grains stagiaire ainsi que la manière de poser votre candidature à www.emplois.gc.ca.

1-800-853-6705 ou 250-627-3036
ATS : I-866-317-4289
www.grainscanada.gc.ca

Canada

"Vaincre le diabète et le traiter reposent sur la recherche. Le financement de l'ACD fait d'un rêve, une réalité."

Docteur Daniel Drucker, scientifique



AIDEZ UNE CONNAISSANCE.
COMPOSEZ LE 1-800-BANTING

CANADIAN DIABETES ASSOCIATION | ASSOCIATION CANADIENNE DU DIABÈTE

www.diabetes.ca

Visitez La Source en ligne

www.thelasource.com

Twitter/Facebook : thelasource

GUY RODRIGUE

Espace francophone

Programmation « osée » au Festival d'été francophone de Vancouver

***Ambitieuse*, voilà le vocable utilisé par Pierre Rivard, directeur général et artistique du Centre culturel francophone de Vancouver, pour décrire la 28e programmation du Festival d'été francophone de Vancouver.**

S'étalant sur une dizaine de jours, cette programmation promet, en divers lieux, des concerts éclectiques.

Ambitieuse, pour présenter des spectacles de création

Promesse de Pierre Rivard, les spectateurs du prochain festival assisteront à des créations, présentées en première et avec des artistes locaux de la Colombie-Britannique. « Il y a tout d'abord la comédie musicale *Jazztown* qui est montée spécialement pour le festival », avance le directeur général et artistique du Centre culturel francophone de Vancouver. Réunissant une vingtaine d'artistes et artisans, l'opéra jazz *Jazztown – Le destin du Jazz-Club !* ouvrira le festival le 14 juin au The Cultch. Cet opéra jazz est un savant mélange de théâtre et de chansons célébrant la créativité des artistes francophones et francophiles de Vancouver et d'ailleurs.

« Il y a aussi la *Ceinture de Vénus*, avec Isabelle Longnus, qui sera présentée en première à Vancouver », renchérit-il. Pour cette troisième soirée de festival (16 juin), cette auteure-compositrice-interprète vancouvéroise s'appropriera la scène du Studio 16 avec son audacieux concert-lecture intitulé La *Ceinture de Vénus*. En première partie, elle interprétera des titres de son spectacle *Code bleu* qui pour l'occasion sera en version rouge sensuel.

Photo du Centre culturel francophone de Vancouver

Ceinture de Vénus.

Photo du Centre culturel francophone de Vancouver

Combustion Lente.

Pierre Rivard poursuit en mentionnant : « On combine également ILAM, la révélation Radio-Canada de 2016-2017 en musique du monde, avec quatre artistes locaux pour créer un spectacle qui sera présenté à quatre reprises pendant le festival ». Cette année, les artistes issus de formations diverses de musique du monde, puisant aussi bien dans des sonorités contemporaines ou enracinées dans la culture d'origine de certains pays d'Afrique, se réuniront afin de mêler leurs répertoires et de créer de nouveaux sons lors de Fusion musique du monde, présenté les 23, 24 et 27 juin.

Recette gagnante : un contenu francophone métissé

Chef d'orchestre de ce populaire événement du milieu francophone à Vancouver depuis maintenant plus de deux décennies, Pierre Rivard dévoile sa recette gagnante de ce succès. « Notre programmation est assez unique dans le sens où c'est le seul grand événement de l'été qui met l'accent sur la musique et la chanson avec des artistes qui parlent français et qui créent en français. (…) L'idée du métissage est une recette qui fonctionne et on essaie toujours de penser à cela », faisant alors référence à la soirée gala du 17 juin qui commencera sous le signe de la relève avec La Bronze et son univers pop-électro-rock, puis qui se poursuivra avec Paul Piché qui présentera son spectacle célébrant ses 40 ans de carrière.

« On essaie aussi de montrer le visage de la diversité de la francophonie ; ce qui correspond bien au portrait de ce qu'est la population du Vancouver métropolitain », rappelant alors la venue de Pascale Goodrich-Black et la Vallée des loups le 17 juin prochain. La musique de cette auteure-compositrice-interprète, née d'un père natif des plaines albertaines et d'une mère aux racines québécoises, évoque avec sincérité les paysages canadiens ainsi que son héritage autochtone et multiculturel.

À cette brochette d'artistes s'ajoute également l'auteure-compositrice-interprète Combustion Lente (alias Myriam Parent) avec son nouvel album *Bon gré Mal gré*. Cette artiste néo-folk classique, accompagnée de ses musiciens, fera ainsi résonner voix, cuivres, piano, ukulélé, guitare et contrebasse le 15 juin sur la scène du Pyatt Hall.

Enfin, une recette gagnante peut – doit aussi – contenir des spectacles pour enfants. La chanteuse et conteuse Anne-Lune fait donc partie de la programmation avec une drôle d'aventure… dans le bac à compost, le 17 juin.

Des spectateurs non francophones ?

« Depuis que nous offrons le festival sur une dizaine de jours, on remarque une augmentation de spectateurs ; l'assistance a presque doublé au cours des dernières années », affirme Pierre Rivard. Considérant sa 28e programmation, il entrevoit – espère, bien évidemment – une hausse considérable du nombre de spectateurs pour cette édition 2017 qui pourrait aller bien au-delà des quelques 5 000 participants de l'an passé.

Dans une ville majoritairement anglophone, on pourrait croire qu'un tel festival francophone n'attire que les spectateurs parlant la langue de Molière. Détrompez-vous ! « Année après année, les gens n'ayant pas le français comme langue maternelle sont majoritaires dans notre auditoire », souligne-t-il.

Ambitieuse, la programmation qu'a concoctée le Centre culturel francophone de Vancouver rassemble des artistes aux horizons différents et aux styles musicaux distincts. Toutefois, pour le plus grand plaisir des spectateurs, ils se rejoignent tous sur un point commun : ils se produiront tous sur la scène en français.

www.lecentreculturel.com

Un peu de C.-B. à l'Université d'été sur la francophonie

« Bâtir des milieux innovateurs : quelle est la démarche systématique à suivre pour guider une collectivité dans son cheminement afin qu'elle progresse dans un esprit d'innovation ? » Cette question a récemment été débattue par une quarantaine de personnes provenant des quatre coins des Amériques. Dans quel contexte ? Elles participaient toutes à la 5e édition de l'Université d'été de la francophonie des Amériques.

Photo du Centre de la francophonie des Amériques

Participants à l'Université d'été de la francophonie.

Sélectionnés parmi plus de 200 candidats pour leur engagement communautaire, leur sens du leadership et leur volonté de faire rayonner la francophonie, Rémi Marien et David Pajot, tous deux résidents de la Colombie-Britannique, ont été les fiers représentants de la province. Interviewé peu de temps avant son départ pour l'Est, l'un d'entre eux, Rémi Marien, nous partage ses attentes et sa vision de la question qui sera discutée.

Considérant l'important nombre d'intéressés à participer à cette formation, on peut conclure que cette dernière est convoitée. À ce propos, Rémi Marien partage ses motivations d'y participer : « C'est une occasion pour moi d'avoir une formation de haut niveau dans mon domaine professionnel. C'est rare d'avoir la chance de participer à des formations de ce calibre. Le Centre de la francophonie des Amériques donne une belle perspective pour la francophonie canadienne et internationale. Et je pense que c'est toujours intéressant de partager sa propre vision et d'aller chercher de nouvelles ressources pour les ramener dans notre milieu ».

Cette formation qu'il mentionne a été donnée par monsieur Marc-Urbain Proulx, professeur-chercheur en économie régionale à l'Université du Québec à Chicoutimi, et se divise en trois composantes essentielles et in-

Voir « Université d'été » en page 8

Marie Lasbleiz se démasque

par MÉLANIE FOSSOURIER

À l'occasion de la parution de son roman *Sous le masque*, l'écrivaine française Marie Lasbleiz, qui vit à Vancouver, revient sur son parcours et sur le lien entre écriture et expatriation.

C'est dans un café français à Vancouver que nous rencontrons l'écrivaine Marie Lasbleiz. Accompagnée par les chansons de Bénabar et les odeurs de croissants, la jeune femme timide commence à se raconter. Née en 1986 à Dijon, Marie est très tôt initiée à la littérature par son père qui lui lit *Candide* de Voltaire, *Moby Dick* ou le *Chat noir* d'Edgar Poe avant de s'endormir. À l'adolescence, elle fait face à la violence du milieu scolaire, violence des autres élèves, mais aussi violence d'un dogmatisme de la pensée qui s'oppose au cocon familial rassurant. « J'étais souvent seule, la lecture m'a permis de m'isoler positivement, de me protéger, de créer des mondes imaginaires et de maîtriser l'ennui ». Elle s'entoure de livres aux univers noirs, durs, qui répondent à un mal-être dont ils la soulagent en lui permettant de se sentir moins seule. « Je choisissais des œuvres un peu morbides, ténébreuses, comme *Carmilla* de Le Fanu, ou *Lolita* de Nabokov ».

Pendant ses années de lycée puis ses études d'arts appliqués, Marie Lasbleiz traverse une période d'anorexie mentale. C'est après être sortie de ses troubles alimentaires et après la rencontre avec son mari que Marie Lasbleiz racontera son expérience dans un premier livre témoignage, *L'Hôte*, paru en 2013 aux Éditions du Panthéon. Le temps a donné à Marie le recul nécessaire pour pouvoir écrire, en n'oubliant pas d'inclure dans son récit l'étape de la guérison.

Un roman optimiste

Ce cheminement vers l'optimisme est perceptible également dans *Sous le masque*, paru en mars 2017 aux Éditions du Panthéon. Ce roman raconte la descente aux enfers de Josué, jeune Français exilé à Londres, qu'une rencontre va bouleverser. Pour découvrir qui se cache derrière ce masque blanc, il lui faudra revenir en France, renouer avec ses racines.

« Mes périodes d'écriture correspondent chez moi à des phases de lecture. Dès que j'arrête de lire, j'ai un peu moins envie d'écrire ». En plus de la *Divine Comédie* de Dante, la lecture de François Mauriac et notamment du *Nœud de vipères* a beaucoup accompagné l'écriture de *Sous le masque*. Marie Lasbleiz a besoin de la musique des mots de grands écrivains, mais aussi de la musique tout court. « Pour écrire, il faut que je sois à l'extérieur, pas chez moi, car chez soi, on a trop de tentations de ne pas produire ». Marie va dans un café, met des écouteurs, « de la musique d'ambiance un peu planante » sans paroles, qui l'aide à imaginer des situations, des dialogues.

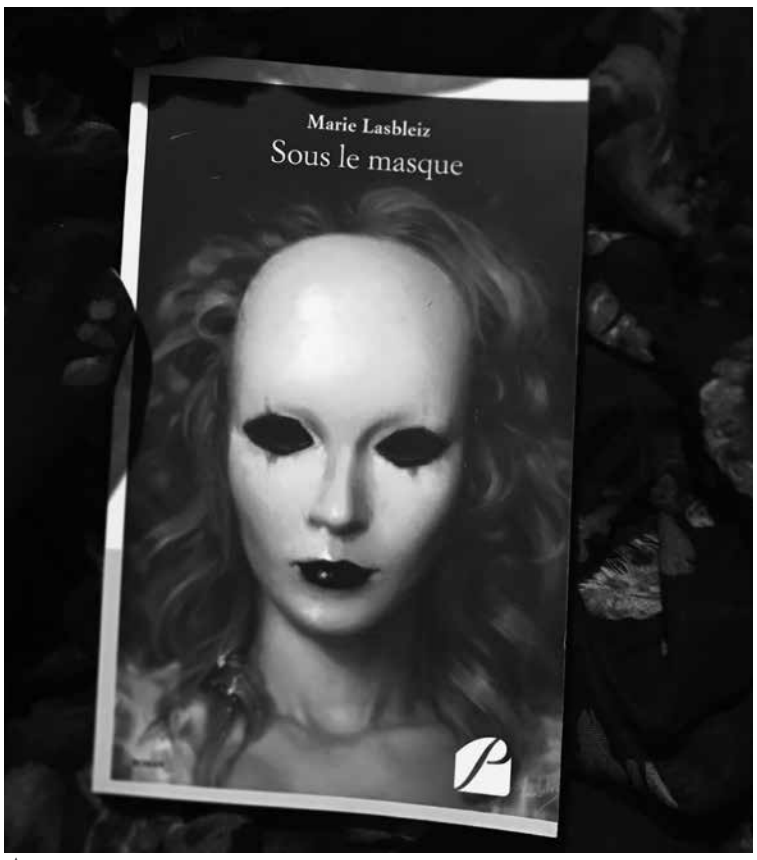


Photo d'Éditions du Panthéon

Le dernier roman de l'auteure francophone Marie Lasbleiz, vivant à Vancouver.

S'expatrier pour écrire

L'inspiration naît avec la musique, mais aussi avec l'éloignement : « J'ai commencé l'écriture de *Sous le masque* quand j'étais à Londres avec mon mari juste avant d'arriver à Vancouver, il y a cinq ans ».

Elle avait déjà quitté la France quand l'idée de ce livre a germé. « L'éloignement m'a aidée à écrire. J'ai redressé la tête à l'étranger, le simple fait d'avoir été à Londres m'a libérée ». S'expatrier, c'était mettre de la distance par rapport aux réactions des autres, de la famille à la sortie de son livre. « J'étais loin, la parution de *L'Hôte* ne me concernait pas, c'était le problème des lecteurs ». Les réactions très positives ont été une surprise pour Marie Lasbleiz et l'ont encouragée à écrire le deuxième, un roman cette fois. « Je voulais être libre. La fiction, c'est le meilleur moyen d'être libre ». Loin de la France, grâce à l'écriture, Marie s'allège de « choses difficiles qui deviennent une source d'inspiration, comme un terreau d'où peut naître une plante très belle ».

Au Canada, Marie se sent en sécurité, grâce notamment à la politesse des gens : « Je ne sais pas si c'est la langue anglaise qui donne cette impression ou si c'est la culture anglo-saxonne, mais chez les anglophones que j'ai rencontrés, il y a une dignité libératrice ». Son nouvel environnement lui permet de poser un regard neuf sur ce qui l'entoure, « le fait de devoir décrire les décors, cela permet d'avoir l'œil autour de soi et pas uniquement sur soi-même, à l'intérieur de ses idées noires ».

Marie Lasbleiz écrira un jour sur Vancouver parce qu'elle aime beaucoup cette ville et « parce qu'avec tous ces paysages incroyables, il y a un côté neuf qu'il n'y a pas en Europe ».

Sous le masque de Marie Lasbleiz
Paris, Éditions du Panthéon, 2017, 238 p.
Disponible en format Kindle ou broché.

➤*Suite « Université d'été » de la page 7*

ter-reliées, qui en font un tout et lui confère une unicité : bâtir des milieux innovateurs, les francophonies des Amériques et le vivre ensemble.

Et ce milieu francophone de C.-B. est-il novateur ?

« Nous le sommes par défaut. Nous sommes obligés de constamment innover. La francophonie en Colombie-Britannique se construit, se développe et se définit de jour en jour », avance-t-il.

Que pourrait faire le milieu francophone pour être davantage novateur ? Selon lui, il faudrait favoriser la synergie entre les organismes francophones et leur permettre de s'ouvrir davantage aux autres communautés.

« La beauté de cette formation est de connaître ce qui se fait dans d'autres milieux. Je pense pouvoir aller chercher des initiatives qui marchent, qui ont des résultats et qui sont des leviers de développement pour les autres communautés. Et voir comment je peux les adapter au contexte de la Colombie-Britannique et les décliner en services pour les jeunes et plus largement pour la communauté », espère le futur participant monsieur Marien, également directeur du Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique (CJFCB).

Rémi Marien, sélectionnés parmi plus de 200 candidats souhaitant faire rayonner la francophonie.

Nous pouvons déjà avancer que Rémi Marien reviendra muni de plusieurs exemples émanant de divers milieux puisque le Centre a toujours le souci de sélectionner des participants qui proviennent d'une pluralité de régions des Amériques. Ainsi, 12 pays étaient représentés lors de cette 5e édition !

Saviez-vous ?

L'Université d'été sur la francophonie des Amériques est une formation de haut niveau qui s'adresse en priorité aux étudiants de 2e et 3e cycles, aux professionnels et aux journalistes. Cette édition, présentée en collaboration avec l'Université du Québec à Chicoutimi (Québec) et l'Université de Moncton (Nouveau-Brunswick), a eu lieu à Saguenay du 5 au 11 juin 2017.

Cette formation, d'une durée de 7 jours, qui mène à l'obtention de 3 crédits universitaires, regroupe annuellement une quarantaine de participants provenant des quatre coins du continent. La programmation pluridisciplinaire est constituée de conférences, d'ateliers et de visites de terrain qui permettent de poser un regard renouvelé sur les multiples dimensions de la francophonie des Amériques.

« SPECTACULAIRE, À COUPER LE SOUFFLE. »
GUY FOURNIER, JOURNAL DE MONTRÉAL

« UN GRAND PLAISIR, VRAIMENT BON! »
GUY A. LEPAGE, TOUT LE MONDE EN PARLE

« EXCELLENT. »
DENIS CODERRE

« HILARANT ! »
MAGAZINE CINEPLEX

« UN DES FILMS QUÉBÉCOIS LES PLUS ATTENDUS DE L'ANNÉE. »
STEVE BERGERON, LA TRIBUNE

« EXPLOSIF. »
ISMAËL HOUDASSINE, HUFFINGTON POST

« ADORÉ ! COUREZ LE VOIR! »
GENEVIEVE BORNE

« DIVERTISSANT! »
INDIA DESJARDINS

CETTE FOIS, QUELLES LIGNES FRANCHIRONT-ILS?

COLM FEORE PATRICK HUARD

BON COP BAD COP 2

UN SCÉNARIO DE PATRICK HUARD UNE RÉALISATION DE ALAIN DESROCHERS

#BCBC2 BCBC2.CA

EN ATTENTE DE CLASSEMENT

PASCAL GUILLON

Carte postale

Photo par Pascal Guillon

Au-delà d'Amsterdam, la Frise

Les Pays-Bas sont un pays densément peuplé où plusieurs grandes villes se touchent pour former une vaste région urbaine de huit millions d'habitants. La plupart des touristes étrangers ne s'intéressent qu'à une seule de ces villes… Amsterdam. Cette municipalité de huit cent cinquante mille habitants est composée de quartiers modernes sans attrait touristique particulier et d'un centre historique relativement petit où se bousculent six millions de touristes par an.

En fait, ce chiffre n'inclut que les visiteurs qui passent la nuit à Amsterdam et ne tient pas compte de ceux qui choisissent un hôtel dans une des municipalités voisines et se rendent dans la vieille ville par train de banlieue. La renommée internationale d'Amsterdam est compréhensible : l'architecture de cette vieille ville portuaire, les grands musées et sa vie nocturne réputée en font une des grandes attractions touristiques d'Europe. La majorité des touristes étrangers ne voient qu'Amsterdam et ignorent tout du reste du pays. Or, Amsterdam est une ville spéciale où, selon les statistiques officielles récentes, les Néerlandais de souche sont minoritaires. En effet, c'est une ville multiethnique et multiculturelle (10 % de Marocains, 5 % de Turcs, etc.) où un touriste peut facilement passer la journée entière sans jamais parler à un Néerlandais d'origine. L'anglais y est tellement utilisé que l'on pourrait presque croire que c'est une langue officielle. Entre les restaurants asiatiques, les

Photo par Pascal Guillon

Harlingen, Pays-Bas.

marchands de kebabs et les chaînes de hamburgers, il est à se demander si les Néerlandais ont leurs propres traditions culinaires.

Or, à une centaine de kilomètres de là, de l'autre côté du lac de l'Yssel (IJsselmeer, en néerlandais) se trouve une province presque inconnue des touristes étrangers, la Frise (Friesland, en Néerlandais). Leeuwarden, la capitale, a, comme partout aux Pays-Bas, des vélos et des canaux, mais aussi des gens accueillants qui sont contents de vanter les mérites de leur province aux rares visiteurs étrangers qui se donnent la peine de venir les voir. De là, on peut aller visiter certaines des onze petites villes de la province en louant une voiture (on est loin des embouteillages de la région d'Amsterdam) ou en utilisant les transports publics (trains et autocars). Les plus athlétiques peuvent sillonner la province en vélo grâce à un excellent réseau de pistes cyclables qui ne se contentent pas de longer les routes, mais relient les villages à travers les champs. Sur ces voies cyclables rurales, impeccablement goudronnées, on pédale au son des petits oiseaux. Comme partout aux Pays-Bas, les gens savent parler anglais ce qui est bien pratique pour le visiteur étranger. Quand le touriste canadien engage la conversation dans un café de village, il se trouve souvent quelqu'un pour s'empresser d'expliquer qu'il a un cousin à Toronto ou une vieille tante dans la vallée du Fraser, tant de Néerlandais ayant émigré au Canada après la Deuxième Guerre mondiale. Aux Pays-Bas, personne n'a oublié que ce sont des soldats canadiens qui ont libéré une grande partie du pays de l'occupation allemande et ap-

Photo par Pascal Guillon

Digue, en Frise.

porté de l'aide alimentaire à une population affamée.

Parmi les jolies petites villes de Frise que j'ai eu le bonheur de visiter, je note particulièrement le port de Harlingen d'où l'on peut prendre un traversier pour se rendre dans les îles de la mer de Wadden, encore plus rurales et tranquilles. Même en plein été, alors que les Européens se précipitent par millions sur les routes des vacances, la Frise et les provinces rurales avoisinantes demeurent relativement paisibles. Les touristes que l'on croise sont souvent néerlandais, surtout de la région d'Amsterdam. Ils se réfugient en Frise pour échapper aux hordes touristiques qui se sont abattues sur leur ville.

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

L'un des meilleurs vocalistes jazz en visite à Vancouver

Élu meilleur vocaliste masculin par *Off Beat Magazine* à pas moins de neuf reprises, John Boutté est un jazzman qui respire l'âme de La Nouvelle-Orléans, sa ville de naissance. Une voix puissante et écorchée, un don pour embarquer son public, des collaborations aussi diverses que fructueuses… La vie sourit à ce prodige de la musique, et Vancouver va avoir la chance de le recevoir le vendredi 30 juin dans le cadre d'une collaboration avec *Coastal Jazz and Blues Society*. Immersion dans ce parcours atypique…

Comme un goût de *New Orleans*

Depuis sept générations, la famille d'origine créole de John Boutté foule fièrement le sol de la Nouvelle-Orléans. Chantant le passé, mais aussi le futur, les membres de la fratrie se sont toujours distingués par leurs talents musicaux et vocaux. Par exemple la sœur de John, Lillian Boutté, a travaillé avec les plus grands et est reconnue comme une figure incontournable de la scène musicale de la Nouvelle-Orléans.

Enfant, John Boutté pratique déjà plusieurs instruments : la couronne et la trompette. Par la suite, il a l'occasion de développer sa technique à l'école en prenant part à des spectacles de talent avant d'affronter le regard des autres en se produisant avec des groupes de rue. Il est encore jeune lorsque sa sœur lui présente des sommités locales telles que Dr John, Allen Toussaint ou encore James Booker.

Parti à l'armée, la musique continue de l'accompagner puisqu'il chante dans les chœurs gospel de l'Armée en Virginie, au Texas et, finalement, en Corée. C'est paradoxalement en Corée qu'il commence à se reconnaître dans l'Amérique et que la notion de Blues profond s'empare de lui. Rentré aux É.-U., il est aussitôt invité à voyager en Europe avec sa sœur. Comme il l'explique souvent, l'Europe a été riche en leçons pour lui, dans les langues, les cultures et les coutumes, ce qui lui a insufflé l'envie de poursuivre une carrière en tant que chanteur de jazz.

> « Ma voix, c'est celle de John Boutté, putain !
>
> *John Boutté, jazzman*

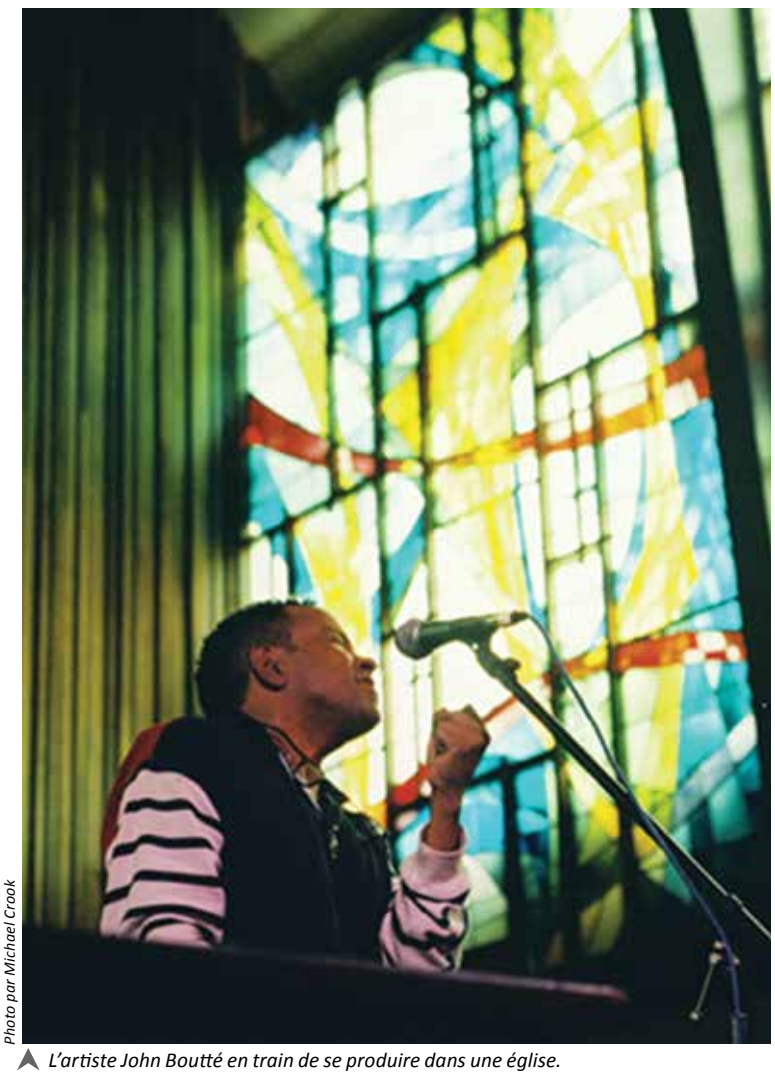


Photo par Michael Crook

L'artiste John Boutté en train de se produire dans une église.

Une première partie de carrière…

L'organe est puissant. Pas besoin d'être spécialiste de la musique jazz pour entendre des sonorités familières dans le timbre chaleureux de la voix de John Boutté. Mais, attention ! Il ne faut pas dire à John que sa voix sonne comme celle de ses prédécesseurs ou ses contemporains : un jour, on lui a fait remarquer que sa voix ressemblait à celle de Sam Cooke. Et qu'a répondu John à cette remarque (pour le moins flatteuse au demeurant) ? « Ma voix, c'est celle de John Boutté, putain ! » (*I f***in sounds like John Boutté!*).

S'épanouissant dans des styles variés allant du jazz, blues, et gospel, John Boutté s'est également essayé au RnB et aux sonorités latino-américaines. Lançant sa carrière de musicien, son parcours sera marqué par divers projets : création d'albums, lancement de talents amateurs, un projet enregistré avec le géant du son Bose, des concerts internationaux… La reconnaissance arrive avec des certifications sur les ventes de ses albums, mais le succès reste local ou réservé aux connaisseurs de ce style musical dont John Boutté a su se faire le fer-de-lance. Il faudra attendre une nouvelle collaboration pour que la renommée du jazzman explose…

… Éclipsée par un succès récent à la télévision

En 2003, la « consécration » arrive avec l'écriture de la chanson *Treme Song* qui sera celle utilisée pour le générique de la série télévisée *Treme* produite par le géant américain HBO. Reprenant le nom du quartier Tremé de la Nouvelle-Orléans, la série affronte la question des difficultés sociales lors de l'après-Katrina. On y suit des personnes essayant de reconstruire leur vie après le passage de l'ouragan. Malgré des scores d'audience parfois mitigés pour *Treme*, les passionnés de la Nouvelle-Orléans et de sa culture considèrent cette série comme étant réaliste et incontournable. John Boutté y fait d'ailleurs plusieurs apparitions.

Désormais, la notoriété de John Boutté est établie, et on le reconnaît dans les clubs ou dans les rues de sa ville. Pas un concert ne se passe sans qu'on ne lui réclame la fameuse *Treme Song*. Plus récemment, il s'est concentré sur son duo avec le guitariste Paul Sanchez, collaboration qui a donné lieu à l'excellent album *Stew Called New Orleans.*

Pour avoir de l'évasion, un avant-goût de Mardi gras, de carnaval, de joie, pour écouter du jazz dans sa plus pure tradition, ne manquez pas la venue de cet artiste dont la joie de vivre n'a d'égal que son talent !

Concert de John Boutté, vendredi 30 juin à 20 h au BlueShore Financial Centre for the Performing Arts. Entrées à 32 $.

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource. com

Agenda

Résidence artistique de Gabi Dao
Jusqu'au 1er octobre 2017
Au Western Front (303 8e Avenue Est)
www.front.bc.ca

L'artiste vancouvéroise Gabi Dao a été invitée à réaliser une résidence artistique pendant le printemps et l'été, qui se conclura par une exposition à l'automne. Elle questionne les conditions de l'expérience esthétique à travers des réflexions sur les nuances de l'identité, les histoires personnelles et la mémoire.

* * *

Exposition : *Claude Monet's Secret Garden*
Du 24 juin au 1er octobre
À la galerie d'art de Vancouver (750 rue Hornby)
www.vanartgallery.bc.ca

Cette exposition de Monet présentera 38 peintures qui permettront de passer en revue la carrière de l'un des artistes occidentaux les plus importants. Visible en prenant une admission pour la galerie.

Photo par Bridgeman Giraudon/Press

En promenade près d'Argenteuil *par Claude Monet, 1875. Musée Marmottan Monet, Paris.*

* * *

Cinema in the City: Like Crazy
28 juin de 19h à 22h
Au Queen Elizabeth Plaza (650 rue Hamilton)
www..italianculturalcentre.ca

Lors de cette soirée en plein air avec divertissements, nourriture et musique, la diffusion du film *La pazza gioia* en italien avec sous-titres anglais, commencera à la tombée de la nuit. L'histoire est celle de Donatella et Beatrice, résidentes d'un établissement psychiatrique, qui vont essayer de retrouver leur liberté. Le visionnage est gratuit, pensez à apporter vos chaises pour être bien installés !

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com